

une nouvelle inédite

dames du monde

Le Monde

L'âge d'or

Ruth Rendell

Traduit de l'anglais
par Isabelle Tripault

calmann-lévy

RUTH RENDELL

Née à Londres en 1930, Ruth Rendell a travaillé quelques années comme journaliste avant de se consacrer à l'écriture de fiction. Depuis 1964, date de publication de son premier roman, *Un amour importun*, elle explore une double veine de la littérature criminelle : la procédure policière, avec les enquêtes de son célèbre inspecteur Wexford, et le suspense psychologique, où l'intrigue compte moins que l'analyse minutieuse de ces mouvements imperceptibles qui conduisent les êtres les plus ordinaires aux pires dérèglements. Auteur d'une cinquantaine de romans (*L'Analphabète*, *L'Homme à la tortue*, *Le Journal d'Asta*, *L'Oiseau crocodile*), traduits dans 25 langues, Ruth Rendell a reçu de nombreuses distinctions, parmi lesquelles le Diamond Dagger Award, décerné par ses confrères britanniques et le Grand Master Award, hommage suprême des Mystery Writers of America.



D.R.

L'âge d'or

Est-ce un hasard si cette étrange histoire s'ouvre sur l'image d'un reflet ? Celui d'un temple aztèque sur un plan d'eau irisé par le vent. Quoi de plus évident, en apparence, qu'une pyramide de pierre ? Quoi de plus fugitif et trompeur qu'un reflet ?... Dans la mémoire de sa cousine, Paul Hazlitt était un jeune homme d'une rare beauté, aimable et quelque peu naïf. Engagé par un amateur richissime, passionné de mythologie maya et aztèque, pour faire l'inventaire de sa collection, il a brutalement cessé de donner de ses nouvelles...

Titre original : *In the Time of His Prosperity*
© Kingsmarkham Enterprises Limited, 1995
Traduit par Isabelle Tripault
© Editions Calmann-Lévy, 1997

L'âge d'or

La pyramide était séparée de la pelouse par une étendue d'eau où elle se reflétait, et son triangle, ainsi dupliqué, formait une sorte de losange que seule divisait une longue et mince langue de verdure. Tandis que la pyramide était figée comme la pierre, son image se mettait à frémir dès qu'une brise venait effleurer l'eau et en ridait la surface. Derrière, des arbres, comme un écran dense et touffu, se dressaient entre le temple gris aux gradins de pierre et le ciel.

Ce temple – tel était déjà le terme qu'employait Paul Hazlitt – possédait quatre côtés, et présentait neuf larges degrés de pierre répétés sur chacun de ces côtés. Face à Paul, ces gradins étaient coupés en leur milieu par un escalier abrupt aux innombrables marches, lesquelles menaient à un édifice juché au sommet : un mausolée ou un autel. Ce dernier semblait très ancien, comme dressé là depuis une éternité, bien qu'il n'y eût pas de mousse sur la face nord ni de lichen sur le toit.

Paul observait la version originale et les frémissements de son reflet argenté ; il vit alors un détail qu'il n'avait pas remarqué au premier abord : deux petits îlots au milieu du lac, un premier îlot sur lequel poussait un arbre, et un deuxième îlot, vert et dénudé. Une petite barque était amarrée non loin de là. Soudain le temple reflété s'agita, maltraité par un vent en furie. Paul s'exclama. Son employeur, l'homme qui l'avait mené jusqu'ici, lui dit : « La pyramide de Tezcatlipoca t'impressionne ? Monte à son sommet, et je te révélerai monts et merveilles. »

Je connais tous ces détails pour les avoir lus dans l'agenda de Paul. « Agenda » est un terme bien pompeux. En fait, c'était un petit cahier, très fin, avec un cadre de huit centimètres sur cinq consacré à chaque journée. Le récit que fait Paul de son arrivée à Mandate Benedict en constitue la rubrique

la plus longue, l'une des trois seules à mentionner bien davantage que les simples détails d'un rendez-vous ou des considérations météorologiques.

Cet agenda semble bien avoir été le premier et le dernier que Paul ait jamais tenu : un journal relié de cuir noir et consacré à l'année 1963. Mon père en avait reçu sept par la poste ce Noël-là et lui en avait donné un exemplaire. Un pour moi, et un pour chacun de mes frères. Qu'est-il advenu de ces agendas ? Hormis celui de Paul, je ne saurais le dire. Je m'en souviens encore, Paul s'était confondu en remerciements et débordait de joie, car telle était sa nature : passionné, enchanté par les petites choses de la vie. Arrivé d'Oxford six mois auparavant, il vivait alors chez nous, à Londres, et cherchait un emploi.

Sa grand-mère mourut à peu près à cette époque-là. Il était allé la rejoindre dans le Nord et lui avait tenu compagnie une semaine avant qu'elle ne meure. Elle était sa plus proche parente, la dernière, car son père et sa mère étaient morts depuis longtemps, et nous, nous n'étions que de lointains membres de la famille, mon père étant un cousin de la deuxième génération et nous, bien entendu, encore une génération plus éloignée. Cet hiver-là, il s'était installé chez nous, devenant ainsi membre de la famille à part entière.

Diplômé en histoire de l'art, il était censé être intelligent. Il était superbe, le plus bel homme que j'avais jamais vu. « Séduisant, pas superbe, disait ma mère. Un homme ne peut jamais être superbe. » Paul l'était pourtant. Son visage était doux comme celui d'une femme, ferme et régulier comme celui d'un homme. Il était mat de peau et ses yeux étaient bleu foncé. Il était grand, élancé, et avait le dos bien droit, mais le plus remarquable chez lui – et ce dont je me souviens encore très bien après toutes ces années – c'était la pureté de ses traits. Son corps ne présentait pas la moindre imperfection.

Cela semble ridicule, n'est-ce pas ? C'est d'un homme de vingt-deux ans que je suis en train de parler, et reprendre cette expression maintenant est peut-être de mauvais goût, mais je le dois. Je dois utiliser les termes exacts : *Son corps ne présentait pas la moindre imperfection*. Bien entendu, je ne peux en témoigner dans les détails, car je ne l'ai jamais vu complètement nu ; en revanche, j'ai eu l'occasion de le voir en maillot de bain un jour où nous étions tous à la piscine, et je l'ai observé un long moment, après qu'il fut sorti de l'eau, étendu sur une serviette au soleil : aucune cicatrice sur le corps. En soi, cela n'a rien d'extraordinaire – moi-même, je n'en ai aucune –, mais Paul n'avait pas un grain de beauté non plus, pas un seul.

Aujourd'hui, il aurait pu être mannequin et gagner ainsi sa vie en attendant un emploi mieux adapté à ses talents. Sa grand-mère ne lui avait rien laissé. Si à la mort de ses parents quelque argent lui avait été versé, il n'en restait alors plus rien. Mais à cette époque le métier de mannequin était réservé aux filles, pas aux hommes. D'autre part, Paul semblait ne pas être

conscient de son physique. Jamais je ne l'ai vu se regarder furtivement dans un miroir ; et il ne se souciait pas outre mesure de son apparence.

Il avait une voix superbe. J'aurais aimé qu'il me fasse la lecture. Je n'ai jamais osé le lui demander. Parfois, il jouait sur notre Bechstein, et lorsque nous le félicitions il minimisait ses dons de musicien. Jamais il ne s'était installé au piano sans y avoir été d'abord convié ou sans en avoir demandé la permission au préalable. Ses manières étaient aimables. Je ne l'ai jamais vu se mettre en colère.

Je fais de lui un modèle de perfection, mais à tort, comme nous devions le découvrir par la suite. Nous savions déjà qu'il était secret, se gardant bien de nous mettre au courant de ce qu'il faisait en notre absence, nous disant qu'il sortait sans préciser où. Il était secret et un peu sournois, mais sans être très subtil. J'avais déjà compris qu'il s'attendait à ce que les gens croient toutes ses paroles. Il devait être naïf. Peut-être que les jeunes gens l'étaient encore à cette époque ; ne disait-on pas que l'année 1963 était l'année où l'on a découvert le sexe ? Il appelait mes parents « tonton » et « tantine ». S'il n'utilisait jamais d'adjectifs tels que « chouette » ou « super », je l'entendis s'exclamer un jour, après quelque réunion ou excursion, qu'il avait passé une journée « géniale ». L'agenda – autant le baptiser ainsi – possède une rubrique pour le 10 février : *Déjeuner dominical exceptionnel chez tantine Joan !*, et une autre pour le 8 mars : *Enfin une offre d'emploi digne de ce nom, quelle chance, j'ai du mal à y croire !* Paul ne lésinait jamais sur les points d'exclamation, et cette exaltation se retrouvait dans son discours, dans ses élans d'enthousiasme et sa ferveur.

Mais revenons plutôt à l'histoire de cet emploi. Paul travaillait déjà, si on peut dire, dans une galerie située dans Vigo Street, travail pour lequel il touchait, au mieux, une petite commission lorsqu'il vendait un tableau. Malgré tout, mon père jugeait l'attitude de Declan Roche immorale : pénétrer dans la galerie Peacock et prétendre acheter un tableau lorsque son intention réelle était de débaucher un employé... Le tenter tout d'abord avec une invitation à dîner, car après s'être exclamé haut et fort devant une toile – représentant une chasse au jaguar en Amérique centrale – et avoir sans vergogne dévoré Paul des yeux dans le même temps, Roche lui avait proposé de dîner avec lui ce soir-là. Moi-même, pourtant de six ans la cadette de Paul, aurais compris la situation. Eh bien, j'aurais eu tort, car Roche se révéla en l'occurrence aussi innocent, et plus ouvert, que Paul lui-même.

L'offre de Roche était honnête et très alléchante ; Paul ferait l'inventaire de quelques objets d'art et recevrait en échange un vrai salaire, équivalant à celui du conservateur de la galerie Peacock, et des avantages en nature qui semblaient incroyables : un appartement, une voiture de fonction. Seul inconvénient, le contrat ne durait qu'un an, d'avril à avril, mais, comme le fit remarquer ma mère, le contrat serait peut-être renouvelé si Paul « donnait satisfaction ».

Cette expression, absurde, à connotation légèrement lubrique et pourtant démodée, resta gravée dans mon esprit et ne refit surface que bien des années plus tard, lorsque je fis la connaissance de Rosie Thornton. Avait-il donné satisfaction ?, me demandai-je alors. Et quelle avait été la nature de cette satisfaction ?

Mais il fallut bien des années avant que je ne me pose ces questions, avant que je n'émette quelque hypothèse au sujet de Paul autre que les plaintes dictées par le chagrin : Pourquoi avait-il agi ainsi ? Pourquoi avait-il changé à ce point ? Car nous étions offensés. Nous étions blessés. Mon père lui avait offert l'hospitalité pendant des mois, ma mère l'avait nourri, mes frères l'avaient traité en ami, quant à moi... je crois que l'adolescente que j'étais s'était éprise de lui. Et pour tout remerciement il avait envoyé à mon père deux lettres sommaires et s'était enfui à Mexico dès l'échéance de son contrat avec Roche.

En guise de coup de téléphone nous annonçant son départ, en guise de carte postale, nous reçûmes l'agenda. Paul l'avait oublié à Mandate House, et Roche l'avait fait suivre. Dans sa lettre jointe, Roche présupposait que nous savions où et quand Paul était parti et trouvait des excuses à son ancien employé. Il était tout naturel, écrivit-il, qu'après son expérience à Mandate House, et avec un salaire d'une année à peine entamé, Paul souhaitât se rendre compte des vestiges de la civilisation aztèque par lui-même.

« Il aurait pu nous prévenir », dit ma mère.

Mon père prononça alors ces mots, les plus tristes que le langage puisse composer : « On s'est trompé sur son compte. »

Cela ressemblait si peu à Paul. Sa cordialité n'aurait donc été qu'un leurre ? Derrière ses aimables manières, derrière sa douceur, il n'y a pas d'autres termes, derrière son engouement débordant pour les choses ordinaires de la vie, derrière sa fougue pétulante et ses joies simples, se cachait-il un opportuniste cynique qui nous utilisait et nous rejeta lorsque nous ne lui fûmes plus d'aucune utilité ? Ce genre de trahison est toujours difficile à accepter, que l'on ait la quarantaine ou que l'on soit jeune, comme je l'étais à l'époque. Nous espérons tous recevoir quelque signe de gratitude, même lorsque nous prétendons le contraire.

Mes parents ne tinrent aucun compte de l'agenda. Pourquoi le leur envoyer ? Le garder pour cet homme qui pourrait réapparaître un jour ou qui pourrait ne jamais refaire surface ? De toute façon, ils n'auraient jamais songé à le lire. Ils n'auraient jamais lu l'agenda de quiconque. Je fus moins scrupuleuse. Je l'ai trouvé un jour sur le bureau de mon père, et c'est alors que je suis tombée sur cette longue rubrique, celle qui parlait de la pyramide reflétée dans le lac et de Roche promettant à Paul de lui révéler monts et merveilles. J'étais alors âgée de dix-sept ans et aurais dû réfléchir à deux fois avant de le lire, mais je ne pus résister à la tentation. Je trouvai la lettre du

mois de mai envoyée à mon père, celle envoyée en août, et en commençai la lecture. Ma seule excuse : j'avais aimé Paul, avais connu toutes les affres que suppose un premier amour, et cette trahison m'avait déchiré le cœur.

Les seules autres rubriques à mentionner davantage que de simples notes étaient consacrées aux descriptions des objets d'art se trouvant chez Roche. Certains de ces objets – la collection était vaste et encomrait plusieurs pièces immenses de cette immense maison, comme Paul le fait remarquer quelque part dans son agenda – étaient des objets d'art inestimables, entassés, voire jetés en vrac comme des vieilleries dans un grenier. La tâche de Paul était de mettre un peu d'ordre dans cette collection, de dresser la liste des objets qui la composaient et de les ranger. Dans la première lettre écrite à mon père, Paul fait un inventaire un peu plus précis des objets en question : le crâne du XV^e siècle sculpté dans le cristal – *On dirait un objet en verre, un objet en verre contemporain* –, la figurine de la déesse vêtue de jade, les plaques de jade, le joug sculpté faisant partie des atours de Tezcatlipoca, le dieu au Miroir fumant, des coupes en argile, un pétroglyphe représentant un homme sacrifié. Mais surtout il mentionne la merveille des merveilles, le codex Mandate.

À l'époque, ce nom ne m'évoqua rien. C'était bien des années avant que j'épouse Michael, que je m'installe ici à l'université et que j'en apprenne un peu plus à ce sujet auprès de mon mari. Je savais à peine ce qu'était un codex et aurais certainement défini le mot comme « code secret », ou « langage crypté ». Je sautai donc les détails que Paul en donnait et m'arrêtai sur des rubriques plus banales, sur sa vie quotidienne : *De la pluie toute la journée. [...] Ai commencé à apprendre le nahuatl ! [...] Fais des progrès en espagnol [...] Suis allé à Exeter avec D. R. et Andrew [...] Mes cheveux ont poussé ! (Comme l'ordonne la mode !) [...] La pluie est revenue.* La lettre d'août décrit plus en détail la fameuse collection, recensée et répertoriée par Paul dans son catalogue. Même son écriture était superbe : petite, sans être minuscule, bien proportionnée, pondérée, un véhicule parfait pour détailler les flûtes en terre cuite, les manteaux en fibre d'agave, un serpent à plumes en pierre et un vase d'obsidienne en forme de singe. Paul s'était mis à la flûte, instrument dont il avait toujours eu envie de jouer, car malheureusement il n'y avait pas de piano à Mandate House, et Paul ne pouvait vivre sans musique. Son professeur d'espagnol, Rafael, se doublait d'un virtuose de la flûte. Tout le monde se montrait extrêmement attentionné envers Paul, Mandate House était un endroit où l'on ne pouvait être seul. D'ailleurs, seul, il ne l'était pour ainsi dire jamais...

Aucune autre lettre n'arriva, pas même une carte postale. Rien. La nouvelle la plus directe que nous ayons eue de Paul par la suite, si tant est que cela fût une nouvelle, fut un portrait de Declan Roche paru dans un journal du dimanche. Roche avait alors soixante-cinq ans et était célibataire, bien

qu'il eût épousé trois femmes et qu'il eût divorcé de la dernière en 1960. Paul y était cité comme « le jeune historien d'art » qui avait répertorié « la fantastique collection d'antiquités incas » de Declan Roche – je savais déjà que cela n'était pas vrai – et qui l'avait classée de la manière dont nous pouvons encore la voir à présent.

Cinq ou six années plus tard, Roche décéda. Dans sa rubrique nécrologique, on le décrivit comme un millionnaire, grand voyageur en Amérique centrale et collectionneur d'objets d'art méso-américains que les musées du monde entier lui enviaient. Il était mort de mort naturelle. Son corps avait été retrouvé par son majordome Andrew Freeman sur le premier des neuf degrés qui formaient le versant sud d'une pyramide de son jardin à Mandate Benedict, dans le sud du Devon. Cette pyramide était une copie, précisait le journaliste, du temple du dieu au Miroir fumant à Tenochtitlan, dans le district du Templo Mayor, à Mexico. J'aurais aimé en voir une photo. Je pensais à l'original, et me dis que Paul était parti là-bas voir cette merveille. Dans mon esprit, des images confuses de serpents à plumes, de fresques représentant les dieux du Vent et du Feu, des visages de pierre et des chats ocellés défilaient, et je supposais alors qu'il avait dû se rendre sur place pour les voir de plus près, eux aussi.

Je lus ensuite qu'après avoir laissé un héritage à son secrétaire Nigel Coombs, à son valet de chambre Peter Smith et à Andrew Freeman, Roche avait légué tous ses biens au British Museum, y compris le codex Mandate. C'est dans ce musée, dans la salle mexicaine, que je vis le codex, quinze ans après avoir perdu Paul Hazlitt de vue. J'étais alors en compagnie de celle qui avait été sa petite amie.

Les Aztèques – à présent, je le sais – faisaient du papier à partir d'écorce battue et pressée en fines feuilles qu'ils recouvraient d'un pigment blanc. N'ayant ni alphabet ni écriture, ils transcrivaient leurs cérémonies, leur mythologie et leurs affreux rites sanguinaires sous forme de hiéroglyphes, de petites images funestes et superbes de couleur rouge et or, noir, vert et écarlate, représentant dieux, hommes et prêtres, serpents, aigles et jaguars, flûtes, torches et fleurs. Selon Michael, le plus célèbre de ces manuscrits ou codex est probablement le codex Florentinus. Ce dernier, qui avait appartenu à Roche, avait été, ironie du sort, caché par un prêtre de Tezcatlipoca dans une niche derrière l'autel d'une église chrétienne. Un tremblement de terre l'avait mis au jour et son découvreur l'avait revendu à Roche, en toute malhonnêteté, et bien sûr en toute illégalité, et pour une somme restée secrète. Ce manuscrit était un véritable trésor. Même pour les gens qui, comme moi, ne connaissaient rien à la mythologie des rituels ou de l'histoire, ce manuscrit était très précieux.

« C'est vraiment étrange de voir qu'un peuple aussi cruel est capable de faire des objets aussi magnifiques, remarqua Rosie Thornton.

– Oui, et cela n’est pas vrai que pour le Mexique », répondis-je.

Elle m’avait demandé de la rejoindre là-bas, au musée. Mon père avait reçu une lettre d’elle dans laquelle elle l’informait qu’elle était à la recherche de Paul. Elle avait déjà essayé de contacter de vieux copains d’université, un ami de collègue, les voisins de sa grand-mère. En vain. Mes parents ne lui seraient certes pas plus utiles que les autres, mais elle leur laissa un numéro de téléphone pour le cas où ils entendraient parler de quelqu’un susceptible de la renseigner, pour le cas où il y aurait du nouveau. Poussée par la curiosité, je lui téléphonai et arrangeai ce rendez-vous.

Avait-elle réellement été sa petite amie, avec tout ce que cela suppose ? Curieusement, je n’en sais rien. Rosie Thornton ne donna pas vraiment de détails, excepté qu’ils se connaissaient parce que sa mère et la grand-mère de Paul étaient amies. Ils se connaissaient depuis leur enfance. En prononçant ces mots, elle esquissa un petit sourire, l’air triste, aucunement surprise que mes parents n’aient jamais entendu parler d’elle, trouvant tout naturel que Paul ait caché son existence. Elle était sans doute aussi réservée que Paul, mais pas secrète au point de garder les lettres qu’il lui avait envoyées pour elle seule. Non pas que ces lettres aient caché des secrets interdits au reste du monde : pas un mot d’amour, pas une référence à leur intimité. Elle me les montra le lendemain chez elle, dans son appartement de Gower Street.

« J’ai pensé qu’il m’avait quittée, tout simplement, dit-elle. Mais lorsque ma mère est morte, et que j’ai essayé de le joindre sans y parvenir, j’ai commencé à m’inquiéter. Il aimait beaucoup ma mère et je savais qu’il aurait voulu le savoir. J’ai contacté tout le monde. Et maintenant je suis là avec vous et vous me dites qu’il n’a jamais essayé de vous joindre, ni vous, ni aucun membre de votre famille. Je ne sais qu’en penser. » La première lettre qu’elle avait reçue de Paul semblait avoir été rédigée ce même jour d’août que celle adressée à mon père. Elle contenait à peu près les mêmes informations : des détails sur les flûtes, le manteau d’agave, le vase en forme de singe et une description de Rafael, son professeur de flûte, qui lui enseignait également l’espagnol et le nahuatl.

« Qu’est-ce que c’est, le nahuatl ?, demandai-je.

– La langue que parlait ce peuple. Mais pourquoi a-t-il appris tout cela ? Il n’allait pas à Mandate pour apprendre, que je sache, mais pour faire un inventaire. » Il racontait qu’à Mandate House il vivait dans un luxe incomparable avec ce qu’il avait connu jusqu’alors. Naïvement, il décrivait sa salle de bains personnelle. Chaque soir, lui et Roche s’installaient devant un festin de roi, séparés par une table en acajou de trois mètres, Roche présidant la table et lui assis à l’autre bout. Les domestiques de Roche le traitaient en invité exceptionnel, le comblaient à outrance.

Tout cela se passait au mois d'août. Dans sa lettre de décembre, il décrivait la maison, le domaine, et donnait une image détaillée de la pyramide de Tezcatlipoca. Roche l'avait fait construire cinq ans auparavant avec du granite de Dartmoor. Excentrique, autodidacte, Roche était obsédé par tous ses voyages en Amérique centrale ; profane mais passionné, il était féru d'histoire précolombienne et totalement dévoué à la mythologie maya et aztèque.

[...] On pourrait dire sans exagérer qu'il croit lui-même en ces divinités ! En tout cas, il croit en certains cultes et rituels. Me croirais-tu si je te disais que je l'ai vu se livrer à un de ces rituels pour faire tomber la pluie et à un autre soi-disant pour faire fleurir son pommier ? Il est complètement fou ! Mais aussi gentil avec moi qu'on peut l'être. Lui et son personnel se dévouent sans compter pour moi. [...]

Je lui demandai si elle lui avait répondu.

« Je lui ai écrit cinq lettres en tout. Pas aussi longues que les siennes, bien sûr, ni si intéressantes. C'est bizarre, mais alors que j'étais celle qui vivait à Londres, au cœur même des événements, et que lui vivait dans un petit village en pleine campagne, et qu'il voyait les même personnes tous les jours, ses lettres regorgeaient de beauté et d'enthousiasme. Et les miennes, eh bien, j'avais l'impression de n'avoir jamais rien à dire. Je devais faire des efforts pour trouver des choses à lui écrire. Je me souviens lui avoir demandé une fois quelle était la longueur de ses cheveux. Il m'avait dit qu'il se les laissait pousser, que Roche le lui avait demandé.

– Lui avait demandé de se laisser pousser les cheveux... ? Mais pourquoi ?

– Pour qu'il ressemble à Tezcatlipoca ou quelque chose dans le genre. Ces gens qui rédigeaient le codex, ils habillaient de jeunes hommes pour qu'ils ressemblent au dieu, et pour cela il fallait avoir les cheveux longs.

– Vous croyez que Roche était... ?

– Sexuellement intéressé par Paul ? Je ne crois pas. Vous comprendrez pourquoi si vous lisez le reste. »

Il écrivait qu'il ne sortait jamais seul. Quand il décidait d'aller faire une balade à pied ou en voiture, pour se rendre au village ou à Exeter, Roche ou l'un de ses domestiques, Andrew ou Peter, se proposait toujours de l'accompagner. Il n'était jamais seul, sauf la nuit. Non pas qu'il s'en plaignît, au contraire, il en était très heureux ; il trouvait cette situation parfois étrange, voilà tout.

Autre détail étrange, il y avait très peu de livres dans la maison. Pas de romans. Aucun ouvrage de référence. Un dictionnaire d'espagnol et un de nahuatl, ainsi que divers ouvrages sur l'art des collections des musées susceptibles de l'aider dans son inventaire, c'est tout. Paul était déçu. Il aurait

bien aimé en savoir davantage sur les cérémonies dont parlait Roche. Il aurait bien aimé en savoir davantage sur cette culture.

Parfois il avait l'impression que Roche lui cachait des informations pourtant faciles à vérifier ; par pure ignorance, il en avait bien peur. Il soupçonnait Roche – soupçonner est un terme un peu fort – de ne pas vraiment maîtriser son sujet, de ne pas avoir la rigueur d'un universitaire qualifié à propos de certains rituels et de certaines coutumes.

[...] Bon, en avril, tout cela sera terminé, écrivait-il, et les occasions de me retrouver seul ne manqueront certes pas alors, j'en suis persuadé ! Quand mon contrat prendra fin à Pâques, je serai enfin un homme libre, ajoutait-il, étrangement. C'est vrai, je ne me sens pas toujours libre de mes mouvements. [...]

La lettre suivante datait du mois de mars. J'en lus quelques lignes. Je reposai la lettre et regardai Rosie.

« Que signifie cette histoire de filles ?

– Tout est dans la lettre. Je n'en sais pas plus que vous. » Elle détourna son regard. « Je n'étais pas amoureuse de lui et lui n'était pas amoureux de moi. Il ne voyait certainement aucun inconvénient à m'écrire comme cela – enfin, je veux dire à me parler de ce genre d'événements. Je crois qu'à l'époque je n'avais pas beaucoup apprécié cette lettre. Aucune femme n'aurait apprécié, je crois. Mais Paul était naïf, n'est-ce pas ? Nombreux étaient les domaines où il ne doutait de rien. Peut-être avait-il ressenti le besoin d'en parler à quelqu'un, et j'étais cette personne. » Puis elle s'empressa d'ajouter, comme pour se débarrasser de cette inquiétude avant qu'elle ne l'obsède :

« Vous croyez qu'il était prisonnier ?

– Dans le Devon ? En 1964 ?

– Il n'y avait pas le téléphone, vous savez. Roche n'avait pas le téléphone. »

Le personnel de Mandate House fut rejoint par quatre filles, écrivait Paul. Jusqu'alors il n'y avait eu aucune femme – cela faisait des mois, bientôt une année, qu'il n'avait pas adressé la parole à une femme, excepté les vendeuses du village. Roche lui avait présenté une de ces quatre femmes *de manière spéciale* ! Elle serait sa compagne ; il devait souffrir du manque de femmes autour de lui. « Considère-la comme ta petite amie », lui avait dit Roche. Dans son élan, Paul avait ponctué de trois points d'exclamation ces propos rapportés de Roche et adressés à Rosie, mais, quant à savoir s'il avait pris Roche à son propre mot, il omet de le préciser.

Deux jours plus tard, une deuxième fille lui montra de l'intérêt. Elle vint une nuit à la porte de son appartement situé dans une aile de la maison, et lorsqu'il la laissa entrer elle se dirigea vers sa chambre. Il n'en disait pas

davantage, sinon que la fille s'appelait Xilonen. Les autres filles n'étaient pas mentionnées et il ne donna aucun autre détail. Rien sur ses relations avec l'une ou l'autre de ces femmes, rien de plus au sujet de cette compagnie féminine et autres affinités électives.

Au lieu de cela, il poursuivait sa lettre à propos d'une célébration que Roche préparait pour Pâques. Cette célébration coïncidait avec la fin du contrat de Paul et aurait pour thème principal une cérémonie, un rite auquel se livraient les Aztèques pour assurer un bel été. Roche craignait de ne pas parvenir à respecter la cérémonie au détail près, mais il voulait néanmoins faire de son mieux pour qu'elle soit aussi réussie que possible avec le concours d'Andrew, de Peter, Nigel, des filles – et, bien entendu, de Paul. Au pis, il pleuvrait et il faudrait tout annuler ; au mieux, ce serait une très belle cérémonie, et peut-être un événement qui pourrait par la suite faire partie de quelque festival. Roche avait même envisagé une manifestation annuelle à Mandate House, à laquelle assisteraient soit un public, soit des invités de marque.

[...] Il m'a demandé ce que j'avais l'intention de faire après Pâques. Aller à Mexico, j'ai répondu. Aller d'abord voir ma famille à Londres puis m'envoler pour Mexico City. Et tu sais ce qu'il a fait ? Le lendemain, il m'a offert un billet d'avion ! Un petit extra, selon ses termes, car j'avais rempli mon devoir au-delà de toute espérance.

[...] Le rituel aura lieu ce lundi de Pâques. Ils m'habilleront de vêtements d'apparat, et les filles – il les appelle mes épouses ! – prendront officiellement congé, je gravirai les marches du temple et casserai deux ou trois flûtes en céramique et, bien sûr, Roche chantera quelque litanie ou mantra, et le tour sera joué ! Un jeu d'enfant ! Si tout correspond aux plans, et si la cérémonie est un succès, le soleil ne s'arrêtera pas de briller ! Je t'enverrai une carte postale d'Aztèque-land. Bisous, Paul.

« Il ne m'a jamais rien envoyé, dit Rosie. Je sais que les gens ne font pas toujours ce qu'ils disent, je me trompe ? Et qu'ils disparaissent à jamais de la vie de certaines personnes – mais disparaître ainsi de la vie de tout le monde ? Sans que personne n'ait de nouvelles ? »

Je lui demandai ce qu'elle comptait faire.

« Qu'est-ce que je peux faire ? M'inquiéter quelque temps, je suppose, et puis – et puis je n'en ai aucune idée. »

Paul Hazlitt se trouvait probablement encore à Mexico, ou bien s'était établi en Australie, ou bien encore vivait à deux ou trois pas de chez nous à Londres, avec sa femme, ses deux enfants. Je lui fis part de mes hypothèses. Non, vraiment, il n'y avait rien de surprenant au fait qu'il ne donne plus signe de vie. Nous savons tous comment nous réagissons lorsque nous avons

perdu une personne de vue depuis très longtemps. Nous craignons de rompre le silence, de faire les premiers pas hésitants, de peur que ces personnes soient restées fâchées, ou blessées, et qu'elles cherchent à nous rendre la pareille.

Quoi qu'elle en dise, je crois que Rosie avait aimé Paul, car son visage se contractait de tristesse. Elle a dû l'oublier maintenant, comme je l'ai oublié. J'ai rencontré un homme, en suis tombée amoureuse et l'ai épousé. J'ai épousé un homme qui connaissait en professionnel ce que l'employeur de Paul connaissait seulement en dilettante. Mais Michael n'est pas Declan Roche. D'une part, il n'a pas d'argent, ou, du moins, l'argent qu'il gagne, c'est en enseignant l'histoire de l'Amérique latine à l'université du Midwest où nous vivons, et la culture des Aztèques n'est pas sa spécialité. Mais, bien sûr, la connaissance qu'il a de ce peuple est immense, tout comme sa connaissance de tous les groupes mexicains préhispaniques, et notre maison est remplie d'ouvrages sur la Méso-Amérique.

Le passage que je vais citer ne vient pas d'un de ces ouvrages. C'est la propre traduction de Michael du texte d'un moine espagnol du XVI^e siècle. Ce moine avait certainement dû retranscrire un des codex, peut-être même le manuscrit tombé entre les mains de Roche, et avait dû être un fervent homme d'église qui voyait dans les dieux mexicains des démons et dans leurs coutumes des pratiques barbares. Le point de vue de Michael est différent : dépassionné mais intrigué.

« Que des hommes puissent incarner des dieux, voilà qui est fascinant, dit-il, que des hommes deviennent des dieux pour un instant ! Ils faisaient des guerres sans tueries, vois-tu, et prenaient des captifs, choisissant le plus beau, celui dont le corps ne présentait pas la moindre imperfection, pour figurer le dieu. Ils lui apprenaient les bonnes manières et le vénéraient.

– Dans quel but ? »

En guise de réponse, il me tendit ce papier. Papier qu'il a l'intention de faire figurer dans le livre qu'il est en train d'écrire, avec plusieurs autres illustrations des pratiques aztèques. Bien sûr, je lui ai parlé de Paul, de Roche et de Mandate Benedict, mais il a fait preuve d'un manque d'intérêt surprenant, vraisemblablement dû au statut d'amateur de Declan Roche. Michael est un universitaire, et les universitaires sont ainsi, méfiants, voire méprisants envers les gens comme Declan Roche. C'est une chance, tel fut son seul commentaire, que le codex Mandate n'ait subi aucun dommage en passant entre ses mains.

Pour ma part, et ce sera là ma conclusion, je doute beaucoup qu'il soit arrivé malheur à mon cousin éloigné Paul Hazlitt. Je ne serais pas le moins du monde surprise s'il réapparissait un jour lors d'un symposium ou pour donner une conférence sur, par exemple, l'art des Lumières, ou un cours d'histoire, de Phidias à Giacometti. Je n'aurais jamais porté aucune attention

à la traduction qui va suivre si cette dernière n'avait mentionné quatre femmes, dont une certaine Xilonen, et n'avait fait mention des cheveux longs...

Vingt jours avant la fête, on lui ôtait les vêtements d'apparat qu'il avait portés jusqu'alors pour faire pénitence, on lavait la peinture qui lui couvrait le corps. Puis on le mariait à quatre demoiselles, auxquelles il faisait conversation durant ces vingt journées qui restaient. On lui coupait les cheveux à la manière des chefs et on les lui nouait sur le dessus de la tête. Tenus par un étrange ruban, très étrange, appelé atzxtelli, deux morceaux de tissu étaient alors attachés à sa chevelure avec des ornements faits de plumes, d'or et de peau de lapin. Les quatre demoiselles qu'on lui avait offertes comme compagnes étaient elles aussi élevées avec une attention extrême. A cette fin, on les nommait d'après quatre déesses : la première s'appelait Xochiquetzal, la deuxième Xilonen, la troisième Atlatonan, et la quatrième Uixtocihuatl.

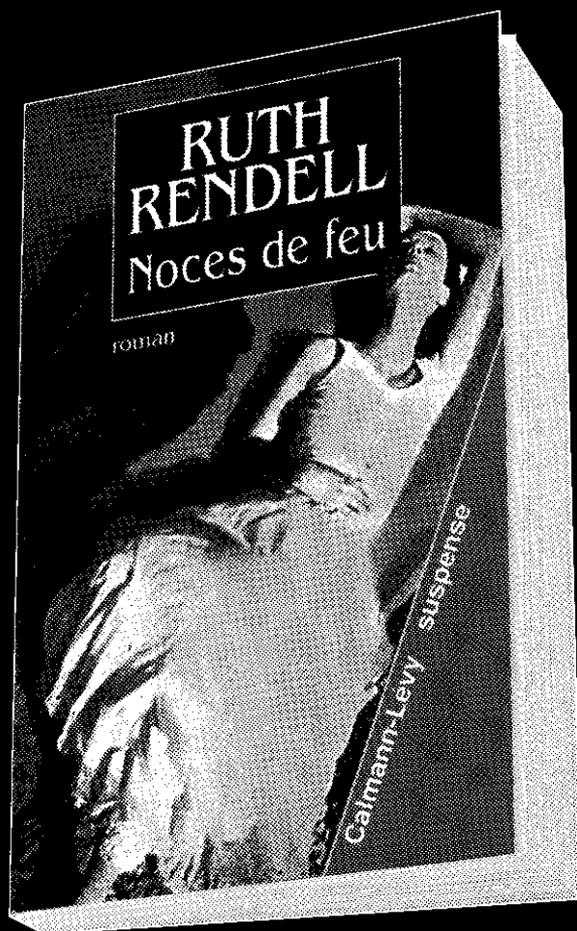
Pendant les cinq jours précédant la fête, on honorait le jeune homme comme un dieu. Les dignitaires le suivaient, et tous, richement vêtus, tenaient banquets et fêtes solennelles. Le premier jour, on le célébrait dans la salle connue sous le nom de Tecanman ; le deuxième jour, dans la salle où se trouvait la statue de Tezcatlipoca ; le troisième, sur un promontoire qu'on appelle Tepetzinco, et qui se trouve sur le lac ; le quatrième jour, sur une autre île, elle aussi sur le lac, appelée Tepepulco.

Une fois la quatrième fête terminée, on le mettait dans un canoë dans lequel le maître avait l'habitude de voyager, recouvert de sa propre bâche et accompagné de ses épouses pour le consoler. Ils quittaient alors Tepepulco et naviguaient vers un endroit appelé Tlapitzahuayan, qui se trouve près de la route conduisant à Itzapalapa, qui va en direction de Chalco, où se trouve un petit monticule appelé Acaquilpan ou encore Cahualtepec. En cet endroit, ses quatre femmes prenaient congé de lui, de tout le reste, et retournaient à la ville. Il n'était plus alors accompagné que par les pages qui l'avaient servi tout le long de l'année qui venait de s'écouler.

On l'emmenait vers un petit temple, ou Cu, pauvrement décoré, qui se trouvait sur le côté de la route au-dehors du village, à une lieue environ de la cité. Seul, il montait alors l'une après l'autre les marches du temple ; sur la première, il brisait en morceaux l'une des flûtes dont il avait joué durant son âge d'or ; sur la deuxième, il en brisait une seconde, et ainsi de suite jusqu'à la dernière marche.

Au sommet du Cu, les satrapes attendaient. Ils l'allongeaient sur la pierre et, le maintenant par les bras, les jambes et la tête, le dos contre la pierre de l'autel, celui qui avait le couteau sacrificiel en obsidienne lui lacérait la poitrine. Par l'incision ainsi faite, le satrape enfouissait sa main et, lui arrachant le cœur, le présentait au soleil.

NOCES DE FEU **LE NOUVEAU RENDELL**



350 p.
120F

PARUTION AUTOMNE 97

calmann-lévy

À PARAÎTRE

Vendredi 18 daté samedi 19 juillet

FRED VARGAS

Salut et liberté !

Vendredi 25 daté samedi 26 juillet

FRANCES FYFIELD

Insuffisance de preuves

Le Cadeau

Vendredi 1^{er} daté samedi 2 août

BRIGITTE AUBERT

Rigor mortis

Vendredi 8 daté samedi 9 août

ELIZABETH GEORGE

La Surprise de sa vie

Vendredi 15 daté samedi 16 août

SHIZUKO NATSUKI

La Femme au bout du fil

Vendredi 22 daté samedi 23 août

SARA PARETSKY

Le Chat de Malte

Vendredi 29 daté samedi 30 août

ANDREA H. JAPP

Autopsie d'un petit singe